

Stockholm le 30<sup>e</sup> / 1847.

Chère et Bienaimée Cousine!

Depuis des mois, je vous menaçais en pensée, d'une longue lettre, qui vous force à donner quelques instants à une personne, dont le Souvenir lié à toutes les époques inoubliables de votre vie, ne sauroit (je l'affirme hardiment) s'effacer de votre esprit. Oui, mon aimable Cousine, je crois vraiment après votre cœur pour compter avec sûreté sur la continuation de votre Amitié: et c'est à Elle, que je m'adresse aujourd'hui. Le diable, toutes les magies, tous les prestiges de votre siècle actuel de vous rendre indifférente à celle qui fait l'âme de votre famille, et qui ne cesse de recueillir avidement tout ce qui vous concerne; ma bonne Cousine! C'est à mon Neveu, que je dois d'avoir par fois de vos nouvelles. Si les devoirs de la Patrie <sup>le</sup> n'ont pas ajouté à ses distractions, et doit avoir rassemble de beaux en tous, mon Souvenir auprès de vous, et du Cher Souci. J'ai lu avec bien de l'intérêt, dans les Gasp. Votre présentation à la Cour; et soudain, ne voit-il pas que je me retrouve le beau ou la belle <sup>elle</sup> Vixtyren, le Mardi gras en robes de Galla, vient prendre le thé à la Schegg. — où on y admirera sa taille, sa fraîcheur, relevée par une élégance et riches parures? Ah! mon Amie chérie, Vous n'avez douté pas, que de telles reminiscences s'emparent avec fréquence d'un cœur, aussi attaché à tous ses biens, à tous ses trésors perdus!! Nous savons l'une et l'autre, quels regards d'amour et de douleur nous jettons sur le passé